

« Après avoir attribué à l'idée une existence réelle, l'esprit voudra voir cette idée vivante et ne le pourra qu'en la personnifiant. Ainsi naît l'allégorie ». Huizinga

Christine de Pisan : Une italienne devenue française



De naissance italienne, Christine de Pisan fut élevée en France. Elle alla rejoindre dès l'hiver de 1368 son père, le savant astrologue Thomas de Pisan à Paris, où il était au service de Charles V. Elle épousa à l'âge de quinze ans environ Etienne de Castel, qui fut nommé notaire et secrétaire du roi. Après la mort de Charles V, protecteur de sa famille, commença la série de ses malheurs : elle perdit son père vers 1385, son mari en 1389, embarras d'argent et charges de famille survinrent.

Outre ses trois enfants elle avait sa mère, mais aussi deux frères qui partirent assez tôt, mais également une jeune nièce pauvre.. Au milieu de ses soucis, Christine écrivit d'abord pour se distraire, puis pour vivre. Elle se mêla à la querelle du Romand la Rose (1400-14 02). De 1401 à 1405 elle fut extraordinairement prolifique : *l'Epistre d'Othea à Hector*, *le Chemin de long estude*, *L'Oroyson Nostre-Dame*, *le Dit de la Pastoure*, *la Mutation de Fortune*, *le Livre du Duc des vrais Amans*, *le Livre des fais et bonnes meurs à elle commandé par le duc de Bourgogne*, *l' Epistre à Eustache Morel*, *La Cité des Dames* et *le Livre des trois vertus*.

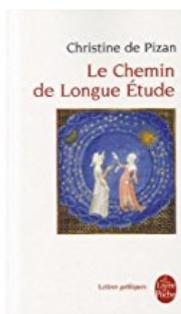
En 1405, elle fit *l'Avision* et le 5 octobre de la même année elle adressa à Isabeau de Bavière une lettre pour lui demander de penser aux maux de la France. Après les *Sept psaumes allégorisés* écrits en 1409 pour Charles de Navarre, elle fit sa *Lamentation* adressée au duc de Berry, *son Livre de la Paix* pour le duc de Guyenne, enfin son *Epistre de la Prison de vie humaine* dédiée à Marie de Berry, duchesse de Bourbonnais et finie le 20 janvier 1418.

Enfin Christine de Pisan se réfugia dans une abbaye, (peut-être Poissy) elle y écrivit ses Heures de contemplation de la Passion dédiées aux femmes françaises « adoulées ». Elle perdit son fils Jean de Castel en 1426. Enfin, le 31 juillet 1429 elle chantait la gloire de Jeanne d'Arc. Elle mourut sans doute à Poissy, autour de 1430.

Son influence littéraire de Christine s'exerça longtemps « sans interruption, au milieu d'une incessante rénovation de faits et d'idées ». Elle joua vraisemblablement un rôle dans la vocation poétique de Charles d'Orléans. Alain Chartier paraît s'être inspiré du *Débat de deux amans* dans son *Débat des deux fortunés d'l amour* &, et avoir encore imité Christine dans son poème *de l'Espérance ou Consolation des trois vertus*.

Christine inspira aussi Olivier de la Marche, Jean Molinet, Jean et Clément Marot, Jean Bouchet, Jean Meschinot, François Habert.

La cité des Dames : une apologie du sexe féminin



Le Livre de *la Cité des Dames*, écrit entre décembre 1404 et avril 1405 *, peut être considéré comme le dernier épisode de la lutte engagée par Christine de Pisan contre les détracteurs de son sexe. Bien que, à l'occasion, il lui arrive encore de croiser le fer avec son vieil adversaire Jean de Meun, elle s'attaque surtout ici à « Matheolus », dont les *Lamentations* venaient de lui tomber sous la main et elle désespérait d'appartenir à ce sexe disgracié. Quoique ce livre ne jouisse, dit-elle, d'aucune réputation, elle n'entreprend pas moins de le réfuter. Dans un rayon



apparaissent trois dames de lumière, couronnées, dont l'une lui enjoignit, en souriant, de bâtir une cité.

Nous ne tarderons pas à apprendre que ces trois dames s'appellent Raison, Droiture et Justice. Sur le conseil et avec l'aide de Raison, elle doit d'abord débayer le terrain et balayer les principales objections de ses adversaires. Tout en « fouissant » en effet, elle interroge Raison sur la prétendue infériorité des femmes, et, celle-ci ayant opiné dans le sens que l'on devine, elle lui demande pourquoi les femmes n'ont pas de «siège de plaidoyer » (chap. 11). Autrement dit elle questionne l'absence des femmes en politique. « C'est grant dommage et grant tort », répond Raison; et pour confondre ceux qui oseraient soutenir « qu'elles n'eussent sens naturel eu fait de policie et de gouvernement », elle cite un certain nombre de princesses qui, rivalisant en sagesse avec les rois les plus renommés, ont parfaitement administré leurs États. Après les femmes célèbres par leurs talents, ce sont celles qui se sont illustrées par leurs vertus qu'elle convoque, par Droiture cette fois.



La cité ainsi bâtie et peuplée, il restait encore, paraît-il, à en orner « les haults combles » de figures propres à inspirer aux assaillants éventuels la crainte ou le respect. Ces places éminentes sont réservées à la Vierge et aux Saintes ; c'est Justice qui se charge de les leur assigner et c'est là l'objet du troisième livre.

Gustave Lanson, *Y a-t-il un art de la prose ?* chapitre II



A la fin du XIV^{ème} siècle et au début du XV^{ème}, un art s'ébauche qui n'a plus seulement pour but l'énergie intellectuelle et sentimentale, mais une beauté formelle, une joie du sens esthétique. Cela vient par l'influence de la poésie ; cela vient aussi par l'influence des peintres, enlumineurs, tailleurs d'images. Cela vient, enfin, par l'influence de l'Antiquité, dont les ouvrages abondent en effets rythmiques ou plastiques.

Voici un échantillon de cette manière nouvelle de traiter la prose :

Après que j'eus édifié, à l'aide et par le commandement des trois dames de Vertus – c'est assavoir : Raison, Droiture et Justice, - de la Cité des Dames, par la forme et la manière qui au contenu de la dit Cité est éclairée,

Je comme personne travaillée de si grand labour avoir accompli et mis sus mes membres et mon corps, lasse pour cause du long et continuel exercice, estant enoyeuse et quérant repos, S'apparurent les dessus dictes trois glorieuses, en disant, toutes trois, parolles d'une mesme substance en telle manière

Lors moy, Christine, oyant les trois séries de mes très vénérables maîtresses, remplie de joye, en tressaillant toste me dressay, et agenouillée devant elles, m'offry à l'obéissance de leurs dignes vouloirs (Le trésor de la Cité des Dames, édition de 1496)

L'allégorie est un des instruments familiers de l'invention scolastique. Mais, ici, l'allégorie n'est pas conçue abstraitement comme un procédé logique, elle est sentie comme une vision, à laquelle sciemment, avec application, Christine de Pisan accommode la couleur et le mouvement de sa prose : elle voit l'image que l'enlumineur verrait, et elle fait effort de ses mots comme lui de ses couleurs pour la reproduire ; elle écrit une miniature de primitif. Les adjectifs sont choisis curieusement, quelques-uns pour leur son harmonique à leur sens ; la première phrase se développe en trois temps, d'un mouvement continu pourtant ; elle ondule, s'élargit, se repose, s'attriste s'éclaire. On sent le labour attentif à créer une forme suave et colorée, correspondante à l'idée et à l'émotion l'écrivain.



Texte B : Robert Guiette, « Symbolisme et « Senefiance » au Moyen-âge, 1954

La théorie du sens allégorique ou symbolique, comme l'a observé Edgar De Bruyne, a été élaborée avant tout par les théologiens. Ce sens allégorique, aux yeux des théologiens, est un sens spirituel. La réalité spirituelle est invisible, mystérieuse, surnaturelle. (...) Dans la littérature profane, il va de soi qu'aux yeux des théoriciens (aussi bien qu'aux nôtres) on peut rencontrer — non moins que dans l'Écriture — des sens multiples et, par conséquent, la lettre y peut couvrir l'esprit, la surface une signification profonde, l'histoire un sens allégorique. Quelle est, dès lors, la valeur du « *sensus allegoricus* ». C'est là un problème qui a longuement retenu Conrad de Hirschau au XII^e siècle. Nous ne le suivons pas dans ses distinctions. Ce qui importe à nos yeux, c'est que ces rapports appartiennent au monde du réel. Les philosophes sont formels à ce sujet : tout ce qui existe est Un; dans cette unité règne un ordre, une harmonie parfaite. Rapport entre le Créateur et le monde créé ; rapport entre la matière et l'esprit; rapports donc réels, spirituels, mystiques.

Le symbolisme, ayant trouvé chez les philosophes ses fondements, pénétrera dans la littérature comme une réalité et non comme un aspect esthétique. (...) Dans de nombreux textes nous n'avons affaire qu'à des personnifications. Sans doute ce jeu n'est-il pas très subtil, mais lorsque l'écrivain n'est pas dénué de talent, le procédé peut avoir quelque agrément. Il correspondait, en tout cas, parfaitement à certain tour d'esprit apprécié pendant tout le moyen âge et depuis ses origines latines. Dans l'allégorie ainsi conçue, la signification est déterminée par le nom même des personnages



Odilon Redon, La folie.

(...) L'allégorie est une science au moyen âge. Le symbolisme, un art où l'imagination et la sensibilité jouent leur rôle. Dans bien des cas, symbole et allégorie ont pu se nouer l'un à l'autre. Il est souverainement malaisé, mais parfois possible de les dénouer. Allégorie et symbole ont, par l'habitude, développé un « esprit », une mentalité, une sensibilité qui, sans doute, ont permis un certain genre d'émotion. A ce genre d'émotion correspond un style spécial, dont le charme agissait — ou mieux : devait agir — lorsqu'était suscité un climat d'énigme. Et il importait moins qu'on ne serait tenté de le penser, que ces énigmes pussent être résolues. C'est ce que j'appellerais l'illusion et l'impression de symbole et, en fin de compte, le symbole sans *senefiance*, si je n'éprouvais quelque répulsion pour la contradiction des termes.